

Les curiosités qu'il a inventées pour le Roi de Pologne, & celles qui lui restent encore dans son Cabinet pourront bien un jour être le sujet d'un Journal extraordinaire.

Traité du droit de Chasse, in-12. A Paris chez Gabriel Quinet au Palais.

III. JOURNAL DES SÇAVANS,

DU LUNDI 3. FEVRIER M. DC. LXXXI.

TRAITE' DU DROIT DE CHASSE.

In-12. A Paris chez Gabriel Quinet, au Palais. 1681.

Sur ces fameuses paroles que Dieu dit à Adam au commencement du monde, & après le Déluge à Noë & à ses Descendans : *Qu'ils seroient maîtres des poissons de la Mer, des oiseaux du Ciel & de tous les animaux qui marchent sur la terre ; que tout ce qui a mouvement & vie seroit leur aliment*, on a considéré la Chasse dans les premiers âges du monde comme un droit acquis à l'homme qui lui donnoit une liberté entière de s'y occuper. On a eu la même pensée dans les siècles d'après ; aussi les peuples les plus civilisés, comme les Grecs, les Perses, & les Romains ont fait de la Chasse un de leurs plus honnêtes divertissemens, & elle a fourni aux plus sauvages ce qui étoit nécessaire à leur entretien, & à leur nourriture.

La Jurisprudence Romaine qui a été formée sur les mœurs des premiers peuples, en a même fait une Loi, & établi pour maxime : Que la Chasse est permise à tout le monde par la raison, *que de droit naturel les choses qui n'ont point de maître appartenant au premier occupant, les bêtes sauvages, les oiseaux & les poissons appartiennent à celui qui les prend le premier.*

Il n'en est pas de même de notre Droit François ; car par une maxime toute contraire, le droit de Chasse en France est un droit Royal, & personne n'en peut jouir que par la permission du Roi. C'est la première question que cet Auteur traite dans ce petit Livre. Il examine ensuite si cet établissement est ancien ; & en dernier lieu il explique comment supposé pour constant que le Roi a droit de défendre la Chasse, ce droit Royal a passé en la personne des Seigneurs Vassaux & Arrière vassaux de la Couronne.

Pour le premier, il croit que l'on pourroit avancer que les Rois ont même de droit divin le pouvoir de défendre la Chasse, sur ce que le Prophète Daniel parlant au Roi Nabuchodonosor lui dit :

Que le Dieu du Ciel a mis entre ses mains les animaux de la terre, les oiseaux du Ciel, & les poissons de la Mer, & l'a établi Seigneur de toutes choses. Car là-dessus il croit qu'il y a lieu de dire que les Rois ont la seigneurie de toutes les choses qui de droit naturel n'appartenant à personne sont dans les terres de leur obéissance : & il raisonne ainsi.

Lors de la création du monde & après le déluge, dit-il, toutes les choses que Dieu avoit créées étoient communes à tous les hommes & possédées entre eux par indivis, comme si cet Univers n'avoit été qu'un seul & unique patrimoine. Alors d'un commun consentement de tout le genre humain chacun avoit la liberté de prendre ce qui lui étoit propre, & devenoit propriétaire de ce qu'il avoit pris le premier : de ce consentement universel, ajoutet-il, il se forma donc une loi que les choses qui étoient communes devenoient propres à celui qui les prenoit le premier. Ainsi l'occupation a été le premier droit connu parmi les hommes, & depuis les hommes se multipliant, pour éviter les désordres que cause ordinairement la communauté des biens, l'on a fait des Partages, & de ces Partages les choses changeant de main est venu le second droit qui est l'acquisition. Mais dans ce Patrimoine de l'Univers y ayant des choses qui ne pouvoient entrer en partage, soit pour ne pouvoir être divisées comme l'Air, la Mer, les Fleuves, les Forêts, soit pour ne pouvoir être cultivées comme les Déserts & les Montagnes, ces choses sont demeurées dans leur première qualité d'être communes, & ainsi se sont trouvées sous la puissance & la Seigneurie de la République ou du Prince Souverain qui la représente, suivant cette maxime reçue de tout le monde, que la Souveraineté tient en sa main tout ce qui est commun & public, & en dispose comme il lui plaît. D'où il conclut que les Oiseaux du Ciel & les Bêtes sauvages de la Terre étant de ces choses qui sont demeurées communes, & qui partant n'appartiennent à personne, elles sont de la Seigneurie du Prince, qui par-là en peut permettre ou deffendre la prise comme bon lui semble. Ce qu'il confirme parmi plusieurs autres choses par les Ordonnances de France, d'Allemagne, d'Espagne, &c.

Quant au second, il avoue de bonne foi que la plupart des Ordonnances qu'on rapporte pour faire voir l'ancienneté de la prohibition de la Chasse ne concluent rien moins que ce que l'on prétend, comme celles du Roi Jean, de Charles Duc de Normandie & Dauphin de Viennois & de Charles le Bel, non plus que le Decret du Concile de Tours de l'an 813. & la Constitution de



Federic I. appelé à l'Empire l'an 1152. Mais il ne sçauroit souscrire à l'opinion de ceux qui regardent Charles VI. comme le premier Legislatteur de cette défense. Car il prétend que dès le Règne de nos Rois de la premiere race le fait de Chasse étoit mis au nombre des crimes Capitaux, & là-dessus il rapporte ce que Gregoire de Tours raconte du Roi Gontran qui fit lapider Chondo ou Chandou son Chambellan pour avoir tué un Buffle dans la Forêt de Vassac, dite autrement Vangenne, ce qu'il n'auroit pas fait, dit-il, si la Chasse dans les Forêts du Roi n'eût été défendue sur peine de la vie. Nous avons plusieurs Constitutions de nos Rois de la seconde race qui nous apprennent que les Forêts sous leur règne étoient *défensables*, comme cet Auteur parle. Et pour les Rois de la troisième race, il y en a une sur tout de Charles VIII. publiée dès l'an 1396. qui peut être véritablement considérée comme une loi faite sur le fait de la Chasse.

Ceux qui voudront voir le reste, y liront avec plaisir ce que c'est que Justice *Directe*, *Suzeraine*, *Utile*, *Subalterne*, & ils trouveront qu'il y a cette différence en fait de Chasse entre le Seigneur haut Justicier, & le Seigneur Feodal, que le premier chasse de droit, & l'autre par privilège.

CORNUCOPIA CONCIONUM SACRARUM ET
Moralium Aut. I. B. Goro. In-8. 2. Vol. A Cologne. Et se trouve à Paris chez François Muguet. 1680.

Comme le Carême approche, Messieurs les Prédicateurs qui n'ont pas encore toutes leurs matieres prêtes, ne seront pas fâchés qu'on les avertisse qu'ils pourront trouver ici de grands secours pour leur travail.

JOH. JOACHIMI BECHERI SPIRENSIS,
&c. Physicæ subterraneæ lib. 1. In-8. Francof. Et se trouve à Paris chez Estienne Michallet. 1681.

Il y a cette différence entre cet Ouvrage & celui que le P. Kircker nous a donné il y a quelques années sur le même sujet sous le titre de *Mundus Subterraneus*, que ce sçavant Jesuite à qui nous devons un éloge particulier pour tout ce qu'il nous a donné de beau & de curieux dans la République des Lettres, a traité cette matiere en simple Physicien, & que cet Auteur en parle en Chymiste. Nous rapporterons trois ou quatre de ses Observations, d'où l'on pourra aisément connoître le reste.

Pour expliquer le mouvement perpétuel & circulaire des eaux

de la Superficie au centre de la terre, & du centre de la terre à la Superficie, il suppose au milieu de la terre une cavité extrêmement grande (puisqu'il lui donne pour diametre une sixième partie du diametre du Globe de la terre) dans laquelle il prétend que les Eaux de la Mer pénètrent en se distillant à travers les trous qu'elles trouvent ou qu'elles font par leur pésanteur naturelle qu'il appelle gravité Mathématique. En s'écoulant ainsi il veut qu'elles perdent leur sel, & qu'elles acquierent d'autres qualités devenant tièdes par le moyen des Esprits de Souphre qui s'y attachent dans cette distillation. Que s'échauffant encore dans ce centre par la fermentation des esprits qui s'y trouvent elles se changent facilement en Vapeurs, lesquelles s'élevant par une autre gravité qu'il appelle Physique, de ce lieu chaud au froid, elles pénètrent jusqu'à la circonférence de la terre, non pas par les mêmes pores par lesquels elles étoient descendues, à cause de la continuelle distillation des eaux de la Mer qui pesent au-dessus, mais par d'autres pores qui répondent aux Montagnes & aux autres Parties de la terre d'où nous voyons couler des sources. Or comme ces pores par lesquels ces vapeurs s'élèvent sont différemment disposés, il croit que c'est de-là que vient la différence des Eaux Minérales, & la diverse vertu qu'elles ont de dissoudre les corps composés & non pas par tout ce que l'on a admis jusqu'ici, parce que selon la disposition de ces pores ces vapeurs, auxquelles par un nouveau surcroît de faveur il attribue encore les tremblemens de terre & tous les ouragans, sont selon lui plus ou moins purifiées.

Il dispute au long sur les Principes des Minéraux, pour lesquels après avoir tâché de refuter plusieurs opinions que nous avons là-dessus, il établit trois sortes de terre. L'une qui en fait la substance, & est comme la base commune de leur composition, & cette terre dit-il, se rencontre dans le Sel Alkali. La seconde donne la couleur aux Minéraux, & se rencontre dans le Nitre. La troisième détermine l'espece du Minéral en lui donnant une certaine figure, & cette terre se trouve dans le Sel commun. Par-là il prétend que la chaleur n'est nullement nécessaire pour la production des Minéraux, parce que dit-il, ces corps ne sont pas engendrés, mais seulement composés, & c'est encore par-là qu'il ne croit pas impossible qu'il se puisse produire des Minéraux dans l'eau.

Mais pour ne pas oublier ce qu'il dit touchant la vertu que le sel & le sucre ont de préserver les corps de la pourriture, il remarque qu'il y a cette différence entre l'un & l'autre, que le sucre

en conservant les corps ne change point du tout leur état naturel au lieu que le Sel les change si fort que la grande abondance dont on en use est capable en dissolvant les Parties les plus grossieres d'engendrer enfin la corruption comme le Scorbut, la Lèpre, &c. dans les corps qui se portent le mieux; & là-dessus il rapporte ce qui arriva à des Matelots dans un voyage des Indes, lesquels s'étant nourris pendant long-temps de Poissons salés, leur corps devint tout rouge, mais d'une rougeur épouvantable.

AN INSTITUTION OF GENERAL HISTORI, OR
The-History of the Vvorld, by M. Vvm. Houvel LL. D. In-fol.
2. Vol. London. 1680.

ON trouve dans le premier de ces deux volumes qui contient l'Histoire ancienne, une suite de toutes les Monarchies, de tous les Royaumes & de toutes les Républiques qui ont été dans le monde depuis sa création jusqu'à Constantin le Grand. L'Auteur y garde un si bon ordre qu'on peut lire l'Histoire de chaque Gouvernement tout au long sans interruption. Il n'a pas pû garder le même ordre, dit-il, dans son deuxième Volume, l'Histoire contemporaine étant trop stérile. Mais il promet de satisfaire le Lecteur là-dessus dans la suite, & en attendant il tâche de le contenter en rapportant d'une manière exacte tout ce qui s'est passé de plus considérable dans l'Empire Romain depuis Constantin le Grand jusqu'à la destruction de l'Empire d'Occident.

DE LA GUERISON DES FIEVRES PAR LE
Quinquina. 3. Edition, revue & augmentée, in-12. A Paris chez
René Guignard. 1681.

LE Public peut avoir déjà jugé de quelle utilité est ce Livre dont on nous donne ici une troisième Edition sans compter celles qui se sont faites dans quasi toutes les Provinces du Royaume; l'Auteur qui par une modestie digne de son mérite ne veut pas y laisser paroître son nom y a ajouté quelques remarques qui regardent la manière de donner le Quinquina, & le bon usage qu'on en doit faire, en quoi il fait consister la guérison des fièvres bien plus que dans les préparations particulieres de ce Remede.

Et pour dire un mot de ces préparations avant que de venir au reste, il en rapporte plusieurs exemples sans faire mystère d'aucune. La préférence qu'il donne à la boisson faite dans le temps des vendanges est fondée seulement sur l'avantage que les choses fermentées ont sur celles qui ne le sont pas, & l'estime qu'il fait de

la maniere de prendre le Remède en bol & en extrait vient sans doute de ce que l'usage en est commode & agréable étant donné en petit volume & moins fréquemment que la Liqueur.

Pour ce qui regarde les remarques qu'il a faites sur les manieres de prendre le Quinquina, elles roulent sur les principes qu'il a établis touchant la cause des fièvres qu'il prétend n'être qu'un ferment acide qui excite les bouillonnemens & la fermentation du sang que ce remède appaise en mortifiant ce levain & le changeant de nature ou le chassant hors du Corps par des voyes sensibles ou insensibles, & là-dessus il remarque :

1. Que pour cela il faut donner le remède à plusieurs reprises dans une certaine quantité & à certains intervalles de temps, en sorte que les secondes prises soutiennent la vertu des premières & les troisièmes celles des secondes, & ainsi du reste pour dompter insensiblement ce levain & corriger peu à peu le vice que les humeurs ont contracté.

2. Qu'il faut prendre le remède hors des accès parce qu'alors son impression se fait sans résistance & sans peine, au lieu que dans l'accès le levain étant dans la force de son action on ne le peut surmonter si aisément & on fatigue à contre temps le malade.

3. Qu'on peut à la vérité guérir un malade dès le premier accès en multipliant les prises du remède ou en donnant des infusions plus fortes, mais que cela ne sert qu'à augmenter l'admiration pour le remède & ne produit pas une guérison meilleure ni plus sûre.

4. Qu'il paroît même quelque chose de trop forcé dans cette guérison, & qu'ainsi il vaut mieux employer plus de temps à appaiser cette fermentation des humeurs & leur communiquer plus lentement la vertu du remède.

Il y a plusieurs autres remarques de cette nature lesquelles quoique petites en apparence & touchées légèrement ne laissent pas d'être de grande conséquence pour ne pas commettre de fautes dans la guérison des fièvres, aussi bien que pour en empêcher le retour & les mauvaises suites.

HYGROMETRE NOUVEAU POUR CONNOISTRE

les divers changemens de l'air du sec à l'humide & de l'humide au sec avec les degrés de secheresse & d'humidité. Par le sieur Grillet Horloger. A Paris.

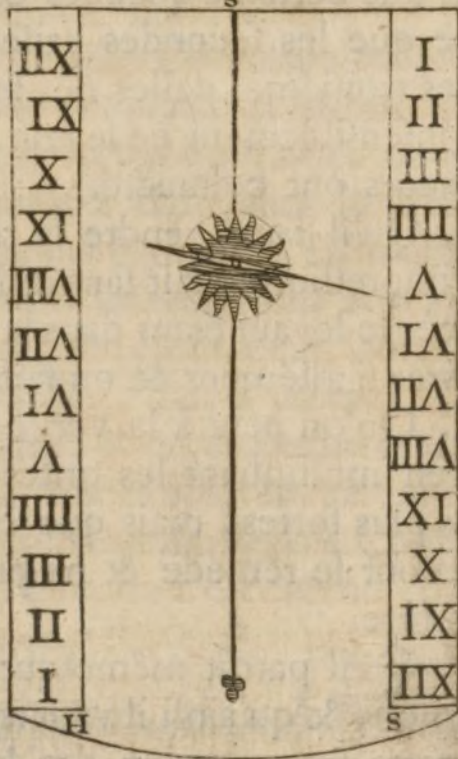
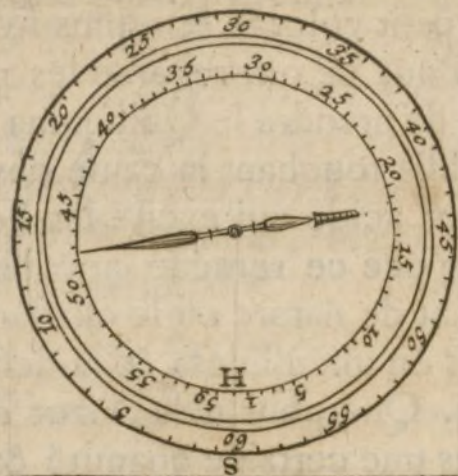
C Et Instrument qui a déjà été représenté à Monseigneur le Dauphin consiste en une Planche longue de trois pieds sur un

de large qui a au milieu une fente ou renure de 18. pouces de longueur. Le long de cette renure un petit Soleil doré monte & descend suivant le changement qui se fait dans l'air de l'humide au sec & du sec à l'humide, & marque par le moyen d'une aiguille le degré de secheresse ou d'humidité sur deux divisions qui sont à droite & à gauche de la renure. Celle de ces divisions qui est destinée à marquer le changement du sec à l'humide a sa progression du haut en bas, & l'autre au contraire du bas en haut. L'Aiguille par laquelle le petit Soleil marque les degrés a cela de particulier qu'au moindre changement qui arrive du sec à l'humide ou moins sec, ou de l'humide au sec ou moins humide, elle tourne un demi tour & porte le plus long de ses bouts sur la division qui va de bas en haut, ou celle qui va du haut en bas suivant le changement qui se fait de l'humide au sec ou du sec à l'humide tandis que son autre bout marque la division opposée.

Ces deux divisions contiennent douze espace ou degrés, & pour marquer plus précisément jusqu'aux moindres changemens il y a au-dessous de la renure un grand cercle marqué sur son bord de 2. divisions de 60. parties chacune dont les progressions sont opposées, & au milieu de ce Cercle il y a une autre Aiguille qui en fait le tour tout entier pendant que le petit Soleil parcourt une des douze divisions ou degrés, soit en montant, soit en descendant, & montre ainsi sur le bord de son Cercle les parties ou minutes de chacun de ces degrés.

Le Principe des changemens qu'on remarque dans cet Instrument n'est rien autre chose que plusieurs petites cordes artistement placées derriere la Planche sur des Poulies, lesquelles cordes s'allongent ou se raccourcissent selon que l'air devient sec ou humide

font



font monter ou descendre le petit Soleil, & tourner l'Aiguille du Cercle tantôt d'un côté & tantôt d'un autre.

NOUVEAUTEZ DE LA QUINZAINE TANT
dans les Arts que dans les Sciences.

Traduction nouvelle du Panégyrique de Pline par M. Delaistre, Avocat au Parlement, in-12. A Paris chez Jean Cuffon rue S. Jacques.

Lettre écrite de Pologne à l'Auteur du Journal touchant leurs Majestés Polonoises par M. Dalairac Gentilhomme François qui est en cette Cour-là, A Paris chez le même.

C'est le Portrait du Roi, de la Reine, & du jeune Prince de Pologne parfaitement bien écrit, & que ceux qui ont été en cette Cour trouvent fort juste.

L'Art d'écrire ou le moyen d'exceller en cet Art sans Maître, par Allais de Beaulieu, A Paris chez l'Auteur Quay des Orfèvres.

On nous écrit d'Allemagne que M. Heindreich Bibliothécaire de M. le Marquis de Brandebourg nous menace toujours d'un terrible Dictionnaire qui ne contiendra pas moins de cent mille Auteurs à ce qu'il dit dans le titre qu'il en a fait imprimer.

IV. JOURNAL DES SÇAVANS.

DU LUNDI 17. FEVRIER M. DC. LXXXI.

RAPH. FABRETTI GASPARIS F. URBINATIS DE
Aquis & Aquæductibus Veteris Romæ dissertationes tres. In-4.
Romæ. Et se trouvent à Paris chez Seb. Mabre-Cramoisy. 1680.

IL y avoit dans l'ancienne Rome environ vingt sortes d'Eaux ou pour mieux dire de Ruissieux, que l'on faisoit venir des lieux assez éloignés par le moyen des Aqueducs, & qui produisoient diverses Fontaines dans cette grande & superbe Ville. Ces Aqueducs tenoient rang entre les principaux ouvrages Publics non-seulement par leur utilité, mais encore par la magnificence, la solidité & la hardiesse de leur structure: aussi parmi les trois choses qu'un ancien admiroit autrefois dans Rome les Aqueducs & les chemins publics tenoient les deux premiers rangs.

Parmi ces Aqueducs il y en avoit de si élevés que le Poëte Rutilius n'a pas fait difficulté de les porter au-dessus de l'Arc-en-ciel. Son expression est trop belle & trop agréable pour l'omettre.

1681.

D